

Faubert Bolivar : un écrivain sans orgueil

6 août, 2015 3:41 catégorie: [Culture A+ / A-](#)

Propos recueillis par Dangelo Néard (notre envoyé spécial en Europe)

À mille lieues du profil du jeune auteur haïtien « black symbole », grand viveur à l'allure glamour, Faubert Bolivar, écrivain timide mais brillant, travaille le réel pour y trouver sens, déroute et lieux de silence. Nous l'avons rencontré pour vous en France.

1 Faubert Bolivar, vous êtes poète, professeur de philosophie et homme de théâtre. Vous avez reçu en 2013 une mention spéciale du jury du Prix Deschamps pour votre pièce *La Flambeau*. Nous voici ici à Limoges, à la maison des auteurs des francophonies en Limousin où vous faites une résidence d'écriture. Qu'écrivez-vous maintenant ? Et quel sens a pour vous le concept même de résidence d'écriture ?

Je suis très heureux de vous recevoir en ce lieu que vous avez déjà présenté et je me sens honoré de l'opportunité que vous m'offrez de m'adresser aux lecteurs et lectrices du **National**. Pour répondre à la première partie de votre question, je suis ici pour terminer un projet d'écriture pour lequel j'avais eu un prix fin 2013, le prix Marius Gottin du meilleur texte en langue créole. Ce prix est décerné tous les deux ans par ETC-Caraïbe (Écritures théâtrales contemporaines en Caraïbe). Je l'ai obtenu pour ma pièce **Mon ami Pyero**. Ayant eu l'occasion de mener à bout ce projet d'écriture, j'ai aussitôt traduit la pièce finie en français. Ce qui fait qu'au final la pièce primée est arrivée avec sa sœur jumelle, **Mon ami Pierrot**. Comme il n'y a jamais deux sans trois, dit-on, j'ai lancé le premier jet d'une nouvelle pièce dont je ne parlerai pas pour le moment.

Vous savez, j'avais besoin de cette résidence d'écriture. Vous aurez remarqué que c'est en 2015 que j'ai la chance de terminer une pièce commencée en 2013. C'est qu'à la maison, je suis constamment sollicité par les tâches professionnelles et domestiques. Ce qui ne me laisse pas le temps de me plonger dans le temps de l'écriture, l'écriture de longue haleine, puisqu'à la maison j'arrive quand même à conduire des projets d'écriture qui ne demandent pas beaucoup de souffle. Ici, j'ai cette possibilité de me régler sur le temps de la création. De partager mon temps entre le lit et la table de travail. Ce que je ne peux pas me permettre de faire chez moi, chez mes enfants, chez mon épouse. Vous savez, je pense que les enfants, la famille ont besoin qu'on leur consacre du temps. Je comprends parfaitement certaines femmes quand elles témoignent de leur difficulté à concilier vie professionnelle et vie familiale.

2 Une journaliste française a dit tout récemment que vous étiez « dans les pas de Sony Labou Tansi ». Comment situez-vous la ligne de votre théâtre par rapport à celle de ce grand monsieur du théâtre africain ?

Oui, j'ai effectivement dit à Annie Devaux qui m'interviewait que mon admiration pour Sony-Labou Tansi, à l'époque où je demeurais en ses écrits, devait être du même ordre que celle qui anime un fan de foot

pour un joueur exceptionnel, comme Pelé ou Maradona. J'ai rencontré l'œuvre de cet immense artiste adolescent grâce à la Bibliothèque de l'Institut français d'Haïti. Je me rappelle par exemple une fois, en classe de seconde ou de première, où mon professeur a refermé avec autorité et bienveillance un roman de Labou-Tansi que je lisais alors qu'il nous faisait cours. Ce professeur n'était nul autre que Victor Benoit, maître Ben. Un homme à qui je dois beaucoup. Ce n'est pas (que) mon théâtre qui se situe par rapport à celui de Labou-Tansi. Sony Labou-Tansi a été, sur le plan de l'écriture, mon maître. J'en ai (eu) d'autres. Ce qu'il m'a apporté, c'est la conscience que l'écrivain est celui qui invente sa langue, le débordement de l'imagination et la critique sociale et politique. C'était un magnifique faiseur de monde. « J'écris pour qu'il fasse homme en moi », proclamait-il. J'essaie de ne pas oublier la leçon. J'ai la chance d'être à Limoges l'année où le Festival rend hommage à cet homme. « L'histoire fait mal au rire », c'est cette phrase de lui qu'on a reprise pour présenter le festival qui s'ouvrira le 23 septembre, jour de mon anniversaire.

3 Le vodou est au cœur de votre pièce *La Flambeau*. Sans trop dévoiler, il s'agit carrément d'une bonne qui zombifie son patron. Quelle place a le vaudou dans la vie d'un monsieur comme vous ? Êtes-vous vodouisant en d'autres termes ?

Je dis souvent à mes élèves en Martinique que je suis vodouisant à 300 %. C'est une manière pour moi d'assumer cette part de notre héritage et de la valoriser à leurs yeux. J'étudie avec eux la prière de Boukman, un admirable morceau de théologie. D'un bout à l'autre de la prière, il apparaît que le vrai Dieu, le Dieu d'amour, le bon Dieu ne peut pas être le dieu du maître (au contraire, ce dieu c'est le diable car il a des intentions injustes et maléfiques), mais le Dieu des captifs. Nous avons beaucoup à apprendre du vaudou. Nous avons beaucoup à apprendre sur nous-mêmes. Nous avons à connaître nos forces. Le vodou est incontournable. Quant à savoir si je suis vodouisant, je ne suis pas sûr qu'un pratiquant de cette religion me reconnaisse comme tel.

4 5. Vers quel univers mène votre théâtre ? Quelles sont vos prétentions d'auteur ?

J'écris sur tout ce qui est à ma portée d'homme, de citoyen. Je ne me vis pas comme un auteur. Je suis un homme qui doute, qui interroge, qui fait passer des idées, des émotions. Par la force des choses, je suis enraciné en Haïti. Naturellement, je parle d'Haïti, mon pays. C'est le seul que je connaisse. Rédigeant un essai, un article ou préparant un cours, j'essaie de toucher par ma parole mes « frères humains », mes sœurs humaines.

5 Entre le possible mal du pays et une intégration réussie en Martinique, est-ce que vous comptez retourner vivre en Haïti ?

(Je ne compte pas de manière générale.) Je n'ai pas le projet de m'installer en Haïti pour le moment. Néanmoins, c'est mon pays, je peux y revenir n'importe quand. Pour une raison ou pour une autre. Toutefois, puisque nous en avons parlé avant l'interview, il ne faut pas qu'on adopte l'attitude facile consistant à opposer les Haïtiens qui vivent en Haïti à ceux qui ne vivent pas en Haïti. À mon avis, rares sont les Haïtiens, où qu'ils se trouvent, qui ne vivent pas en Haïti. Autre chose, François Duvalier qui n'a vécu qu'en Haïti, hors un court séjour aux États-Unis, a vendu les Haïtiens aux Dominicains. Edwige Danticat, qui a peu vécu en Haïti, prend aujourd'hui la défense des Dominicains rendus apatrides parce que d'origine haïtienne. Nous devons cultiver une meilleure intelligence des choses. Pour le pays. Pour le drapeau. Reconnaître et rassembler les fils et filles d'Haïti. Je suis Haïtien, aucune puissance au monde ne pourra m'enlever ce droit. Comme je vous ai dit au cours des échanges amicaux que nous avons eus ce week-end : chez moi, en Martinique, ma fenêtre s'ouvre sur Haïti.